



# A NOS JEUNES LECTEURS

Le succès remporté par notre premier numéro nous encourage à mettre encore davantage *La Gerbe* au service de nos jeunes lecteurs.

Mais notre désir n'est pas de faire de cette revue un recueil de textes plus ou moins originaux. *La Gerbe* doit être surtout et avant tout un organe de liaison entre tous les élèves auxquels elle s'adresse. A vous de nous adresser toutes demandes, questions nouvelles, devinettes, jeux, contes, chants que vous croyez devoir intéresser vos camarades français et étrangers.

Nous vous consultons aujourd'hui sur les points suivants :

1° Le N° 1 de *La Gerbe* était publié sur grand format. Nous publions ce N° 2 sur format moindre mais avec un plus grand nombre de pages. Nous vous demandons à tous de nous dire quelle est *La Gerbe* qui a votre préférence, afin que, dès octobre, nous partions avec sûreté.

2° Nous ouvrons deux rubriques qui sont un appel constant à votre collaboration :

- Des jeux, des fêtes et des rondes.
- Récréations.

Nous attendons vos envois. A partir d'octobre nous instituerons des concours réguliers dotés de nombreux prix.

3° Notez les faits principaux de votre vie durant ces deux mois et communiquez-nous vos impressions.

Avec votre concours à tous nous sommes sûrs de vous donner à partir d'octobre une revue intéressante et utile, à laquelle vous voudrez tous vous abonner et faire abonner vos amis.

L'abonnement aux 12 numéros de l'année (juin 1931 à juillet 1932) 8 fr.  
C. FREINET, Saint-Paul (Alpes-Marit.) C.C. Marseille 115.03.

Abonnement combiné *Gerbe et Extraits de La Gerbe*, Prix spécial 12 fr.





## L'ORAGE

---

Ah ! Comme le temps est noir !  
Décidément on se croirait au soir ;  
Mais allons donc y voir.

La pluie-pluie s'est mise à tomber.  
On disait : il va fortement grêler,  
Mais non : le nuage à grêle a coulé.

Les baquets, les bassines, les soupiers  
Tout a été poussé sous les gouttières  
Qui débitent de la brucé comme de la bière.

Et sous cette grande pluie  
Des enfants, des femmes avec des parapluies  
Se sauvent, courent et fuient.

Le fort et grand vent fait pétiller  
Les arbres qu'il se met à secouer  
Et que parfois il prend à les casser.

Quand les ustensiles sont pleins à déborder  
On les garde soigneusement fermés  
Pour un peu plus tard arroser.

Tiens ! le soleil s'est remontré ;  
Les enfants ont recommencé à jouer,  
Les gens dans la rue à babiller.

Et les pâles rayons de soleil  
Font des gouttes de perles vermeilles.  
Puis plus de bruit : c'est agréable à l'oreille.

Robert DURAND,  
*Ecole de Lutz en Dunois*  
(Eure-et-Loir)



## UN RÊVE

Cette nuit, j'ai fait un beau rêve ! Une fée avait transformé nos collines. Les bois étaient devenus d'immenses tas d'herbe toute cueillie.

La fée m'avait fait don de ces collines merveilleuses !

J'étais contente !

Je possédais deux collines de chicorée, deux d'ivraie, deux de liseron, deux de marguerite, deux de coquelicot.

Dans chacune d'elles, il n'était demeuré qu'un pin; le tronc portait une pancarte : « Défense de venir prendre l'herbe sans demander la permission à Ida Martinelli. »

C'est la fée qui avait écrit cet avis.

Toutes les fois, j'accordais la permission : à Marcelle, à Zette...

— « Allez dans cette colline ramasser des chicorées ; si voulez de l'ivraie, allez dans celle-ci... »

En quelques minutes elles s'en revenaient chargées d'un sac.

L'herbe ne diminuait jamais.

La fée remplaçait celle que l'on prenait.

L'herbe ne se flétrissait pas non plus.

Elle restait toujours verte et tendre.

Au réveil j'ai porté mes regards vers nos collines.

J'ai vu que ce n'était pas vrai : ce n'était qu'un rêve !

IDA M.

*Ecole de La Portanière (Var).*





## HISTOIRE d'un Petit Paysan Breton pendant les vacances

(suite)

Un bruit surgit. La machine à battre ronfle ; Yannik, debout au milieu du manège, son fouet à la main, sifflant, fait marcher régulièrement les huit chevaux.

Yannik tourne et se retourne, occupé à voir les bêtes paresseuses.

Jean-Marie, perché au sommet d'une meule, lance les gerbes à terre. Plaouf ! Laou reçoit la gerbe sur le dos : « D'où cela peut-il venir ? Oh ! oh ! çà t'a fait du bien, dit Jean-Marie. Sapré « marmous » (1) je te trouverai, tu paieras cela. » Yannik a aperçu cette scène : « Tu es dressé, cette fois-ci, Laou ! »

Tout est fini, on va souper. Les jeunes s'installent autour d'une table, les vieux se groupent autour d'une autre. Une fumée se disperse au milieu : c'est la soupe au lard. Une, deux, trois quatre bouteilles de cidre bouché s'alignent comme des soldats sur chaque table.

Yannik et Jean-Marie s'assoient. Appuyés sur la table, ils font trinquer leurs verres. Avec leur couteau, ils piquent les pommes de terre pour

les attraper, puis enfoncent la fourchette dans la viande et coupent un morceau de lard. La bonne, Chann, fait le tour de la table et verse le thé, le repas fini.

Laou se lève, prend un verre de cidre, boit et commence :

Qu'il fait bon marcher  
Au clair de lune !

et puis continue en breton. Bravo, bravo ! Laou, on claque des mains. C'est le tour de Reinn. Il lance « Margyvonnik ». Tout le monde prête l'oreille, Yannik rit sous son chapeau.

— Allez, Yann, c'est à ton tour, il est temps de commencer, « détache » une chanson.

Yannik entonne « le chant du labour ».

— C'est bien venu ce que tu as dit, Yann.

— Allez patronne donnez l'argent du tabac. On s'en va.

\*\*\*

Le dur travail étant fini, Yannik et Jean-Marie vont se baigner au moulin Abou. Vivement, précipitamment, ils se déshabillent. D'un bond, clac ! Jean-Marie plonge. L'eau gicle.

— Oh ! j'ai peur, dit Yannik, l'eau est trop froide.

— Hi ! hi ! elle est tiède.

Jean-Marie, comme une loutre s'avance, se tourne, culbute. Yannik, à pas lents, tremblant, a tout de mê-

(1) marmous : marmot.

me pu entrer dans l'eau. Il ne sait pas nager, il se laisse tomber, marche sur les mains, roulé, patauge.

— Laissons l'eau de côté, allons nous habiller, dit Jean-Marie.

\*\*\*

J'ai une une idée, dit un dimanche Jean-Marie. Veux-tu apprendre à monter à bicyclette ?

— Hé oui ! tiens, on s'amuserait, va vite prendre ton vélo, Jean-Marie.

Il arrive.

— Viens ici, Yannik. Monte, je te tiendrai.

Yannik, comme un crapaud, les mains crispées sur le guidon, serrant les dents, avance petit à petit, tenu par Jean-Marie.

— Et si je te laissais !

— Oh ! pas encore, pas encore...

Mais Jean-Marie n'écoute pas, et zou ! le pousse et le lâche. La roue de devant va de droite à gauche.

Patatras ! Yannik chavire et se renverse dans un fossé plein d'eau, la bicyclette sur lui.

Jean-Marie aperçoit cette aventure, court et regrette un peu d'avoir lâché son ami. Il le soulève.

— Saprès « chop » ! sapré nigaud, me voilà joli maintenant, que va dire ma mère ?

— Ne t'en fais pas, le soleil va te sécher.

Yannik, comme une poule trempée, marche en grelottant, tout penaud. Jean-Marie pousse la bicyclette tout en riant « dans sa barbe » :

— Heureusement que la bicyclette n'est pas endommagée !

\*\*\*

Les pommes sont grosses, jaunes et savoureuses. Il est temps de les cueillir.

Yannik va appeler Jean-Marie :

— Ta gaule ! ta gaule, pour faire pleuvoir les pommes.

— Oui, oui, je suis prêt.

La gaule sur l'épaule, ils s'en vont au verger.

— Grimpons dans ce pommier-ci.

D'abord, ils laissent leur bâton, prennent dans une branche, tirent, avancent et bloum ! bloum ! les gros grêlons de l'arbre tombent et bondissent par ci, par là.

Chann, lève la tête pour regarder les deux « oiseaux » perchés. Paf ! une pomme heurte son nez, fort :

— Aïe, pour qui me prends-tu ?

— Tiens, tu es là, je ne le savais pas.

Les pommes sont toutes par terre ; tout le monde les ramasse et les jette dans des seaux, puis on décharge les seaux dans un sac. Fanch, le père de Jean-Marie, saisit le sac, le soulève le met sur le genou et hop ! le lance sur l'épaule et s'en va.

Dans le hangar, les pommes ont été laissées près d'un mois. Jean-Marie et Yannik, de temps en temps, vont en manger. Aujourd'hui, ils font le cidre. Ils tournent la manivelle du broyeur : crac ! crac ! le jus jaillit, les pommes écrasées tombent dans une baratte.

Laou et Reinn, les portent au pressoir. Iouenn les arrange par couches séparées par de la paille, fait descendre le mouton presseur, puis serre le plus qu'il peut, le jus roux et sucré coule..

Dans quelques jours, l'école va commencer. Yann arrange et prépare ses affaires. Il a hâte de voir le jour de la rentrée arriver.

*Ecole de Landrévarzec*  
(Finistère)



## Ecoliers Allemands en vacances

(suite)

### Deuxième jour

Le lendemain, plusieurs camarades et moi nous sommes réveillés à 5 heures et demi. Le maître aussi était déjà réveillé et avait l'air bien gai. « Restez encore couchés ; nous nous leverons tous ensemble à 6 heures », a-t-il dit, bien enveloppé dans sa couverture. A six heures précises, nous sommes sortis du lit. Vite nous avons mis notre culotte et nous sommes descendus au lavabo. Tout le long du mur il y avait une longue cuvette en fer. L'eau sortait par six robinets ; il y avait donc toujours six garçons qui se lavaient en même temps. Sur une étroite planchette il y avait des verres, des gants de toilette, des brosses à dents et du savon. Nous avons fait notre toilette, mis le dortoir en ordre, chaussé nos souliers et mis quelques provisions dans nos sacs : du saucisson, du fromage et du pain. A 6 heures et demi, sans avoir déjeuné, nous sommes partis. Nous avons traversé

Neuhaus et passé devant six hôtels et cafés. Puis l'ascension a commencé. Le chemin traversait des forêts de sapins et d'arbres feuillus et devenait de plus en plus raide. Nous avions tous bien faim et nous avons demandé au maître de s'arrêter.

Enfin, au tournant du chemin, un banc était installé et une source murmurait doucement. Là, le maître nous a permis de nous arrêter. Nous nous sommes assis sur le banc ; nous avons sorti nos provisions et nous nous sommes régalés. Nous avons goûté aussi l'eau claire de la source. Nous avons repris des forces et nous avons continué notre marche. Le chemin était tellement sale à certains endroits qu'on enfonçait dans la boue et qu'on emportait une bonne livre de mortier à ses souliers. Nous montions toujours plus haut, en suivant de nombreux lacets. Puis il faisait moins sombre ; nous quittâmes la forêt. Une grande partie de notre route était faite, mais le plus dur restait encore à faire. Et pourtant, il semblait si près de nous, le sommet de la Bodenschneid avec sa grande croix. Enfin notre chemin, devenu moins raide, se dirigeait, à travers des pâturages, vers le sommet rocheux.

« Regardez, monsieur, voici un chalet ! Et en voilà encore un ! »

En effet, à nos pieds on voyait deux chalets. Au loin, et aussi tout près on entendait le son des cloches que les vaches portent attachées à leur cou lorsqu'elles sont au pâturage. Plus haut, un marcaire et deux femmes, en culottes bleuées tous les trois, fauchaient et éparpillaient l'herbe.

Tout à coup on entendit des cris aigus ; la porte du chalet s'ouvrit, et un petit garçon aux cheveux blonds en sortit en pleurant et en appelant sa maman. Déjà une des vachères était accourue ; elle a reconduit le garçon au chalet et a chassé une vache qui avait pénétré dans le chalet.

« Un verre de lait ne serait pas mauvais » dit le maître qui nous demanda qui voulait boire du lait. Presque tous en désiraient. Nous avons donc attendu la vachère. Enfin elle est venue. Le maître a demandé si nous pouvions avoir du lait. « Combien en voulez-vous ? » Le maître a indiqué le nombre de ceux qui désiraient du lait. La femme nous a dit d'entrer. Nous sommes allés dans l'étable en passant par une petite chambre. Nous

avons vu une quinzaine de vaches, debout ou couchées, et dans le coin à gauche trois grands et deux petits veaux bruns tachetés de noir. Mmouh ! Mmouh ! C'était le taureau tout au fond de l'étable qui se faisait entendre. Le maître a demandé différents renseignements à la vachère. Nous avons caressé les veaux et tapoté leur cou. La vachère nous a dit que le chalet s'appelle Reineralm et qu'il appartient à un paysan de Miesbach. Nous sommes entrés dans la chambre d'habitation. Dans un coin il y avait un vieux fourneau en pierre, mais on ne s'en servait plus : la vachère avait un petit fourneau en fer où elle faisait cuire ses repas. Sur des étagères très simples on voyait de la vaisselle en grès décoré de fleurs et de figures, et au milieu une grande table peinte en vert et en noir. La vachère a ouvert une trappe et elle est descendue dans la cave. Elle est revenue avec une grande terrine pleine de lait sur lequel flottait une épaisse crème qui faisait venir l'eau à la bouche. Avec une louche, la vachère nous a versé du lait. Ceux qui n'en voulaient pas s'amusaient dehors dans les prés. Le maître a payé ; nous sommes partis ; nous



avons lavé nos gobelets et, comme un petit troupeau, nous avons repris notre chemin.

Les arbres feuillus avaient disparu. Ça et là on voyait un épicéa ou un sapin dans les prés. Nous avons traversé aussi une plantation de jeunes sapins. Majestueusement se dressait un vieux sapin, ébranché et carbonisé en partie par la foudre. Plus loin, nous avons rencontré encore un chalet et un restaurant à côté. Dans un pré nous avons vu quelques troncs d'arbres et des racines qui ressemblaient à des objets et des animaux très divers. Une racine ressemblait à un aigle, une autre à une tête de chien.



Nous allions justement commencer l'ascension de la dernière pente lorsque le maître nous cria : « Mais qu'est-ce qui vous prend, Revenez immédiatement ! » Plusieurs pierres, mises en mouvement par nos pas, roulaient vers le bas en entraînant d'autres. Voici le maître qui arriva et derrière lui nos camarades. Nous nous sommes mis par deux et doucement nous avons continué à trotter. Le chalet, le restaurant et les gens devenaient de plus en plus petits. Bientôt il fallait marcher à la queue leu leu parce que le chemin devenait de plus en plus raide. J'étais le premier; tout de suite

après moi marchait Stelzer, puis Port, Gruber, etc. Nous avons franchi des blocs et de grandes plaques de pierre. Voilà un épicéa isolé, et plus bas tout un champ de pins rabougris. A certains endroits, des marches étaient taillées dans les rochers, et ça et là il y avait même des marches en bois. L'herbe devenait de plus en plus rare.

Souvent nous avons regardé vers le sommet en souhaitant d'y être bientôt. Une demoiselle portant un béret blanc, une robe claire et de gros souliers, nous avait rattrapés et s'entretenait avec le maître. Nous avions justement pris un tournant quand une voix cria : « Halte ! » Nous avons vu que le maître avait fait asseoir Schmid dans l'herbe rare à côté du chemin. « Qu'a-t-il donc encore, celui-là ? » dis-je à Stelzer. « Il se trouve mal. Regarde donc, il est blanc comme une demi-livre de fromage de Lunebourg. » Le maître a pris une petite fiole dans une poche de son sac et il a donné quelque chose à Schmid. La demoiselle aussi s'occupait du garçon souffrant. Enfin ils lui ont mis le béret blanc.

— Qui veut s'occuper de Schmid et retourner avec lui ? demanda le maître.

Personne ! Enfin un doigt s'est levé. C'était le petit Haber. « Voudriez-vous conduire les garçons jusqu'à ce que je reviendrai », demanda le maître à la demoiselle. « Mais bien sûr », dit-elle aimablement. Nous avons promis d'être sages, et le maître retourna avec Schmid et le petit Haber. « Dieu merci, c'est fini ! » ai-je pensé. « Sans cette histoire, nous serions en haut maintenant, me dit Stelzer. — C'est vrai », dis-je, en suivant des yeux les trois qui descendaient vers le chalet. Notre chemin zigzaguait entre les rochers et devenait de plus en plus étroit. A certains endroits il fallait bien faire attention, car nous pas-

sions sur de longs rochers plats et lisses sur lesquels on aurait très facilement pu glisser et tomber. Enfin, le sommet fut atteint. La demoiselle nous dit de mettre nos pèlerines. Nous nous sommes assis sur le socle en béton et nous avons regardé en bas. Un vent froid et violent nous fouettait. « Inscrivez vos noms ici », dit la demoiselle en ouvrant un livre épais avec une reliure brune. Nous avons pris nos crayons et nous avons signé.

Il faut partir.

Nous avons ramassé nos affaires et doucement, mettant un pied devant l'autre, nous sommes descendus. Le chalet se rapprochait, et nous avions de plus en plus faim. La vachère était devant la porte et parlait avec Schmid. Il avait bien meilleure mine. « Plus comme un fromage de Lunebourg ai-je pensé. La vachère nous accueillit en riant.

« Est-ce que vous êtes satisfaits garçons ? »

« Oh oui ! c'était très bien, » avons-nous crié et nous nous sommes assis sur les deux bancs devant le chalet. De nos sacs nous avons tiré du saucisson, du fromage et du pain. Tranquillement nous avons commencé à manger.

Nous avons dit au revoir et nous sommes partis. La descente était moins pénible que la montée, et bientôt nous avions atteint les hôtels. Nous avons traversé Neuhaus et nous sommes rentrés au refuge. La « mère du refuge » est venue et nous a dit qu'elle avait préparé un souper pour nous. Nous étions contents de ne plus être obligés de faire la cuisine. Nous avons d'abord mangé deux assiettes de soupe, puis toute une montagne de beignets. Nous nous sommes couchés fatigués et bientôt nous étions endormis.

\*\*\*

### Cinquième jour

Parlons dans la direction de Tegernsee. Nous avons pris un sentier raide. Au-dessous de nous s'étendait le lac, ondulé par la brise matinale. Le chemin traversait d'abord un petit bois, puis des champs de céréales. Tout à coup une ferme apparut devant nos yeux et devenait de plus en plus grande. On en aurait pu faire deux grandes fermes. « Elle doit appartenir à un roi ou à un prince », ai-je pensé. Une femme regardait par la fenêtre puis disparut. Un balcon orné de fleurs courait tout autour de la maison. Le toit bas couvert de tuiles avançait d'environ 1 m. 1/2. À côté, à l'ombre des marronniers, on voyait des tables et des chaises blan-



ches. Rrrr...Qu'est-ce que c'est? Serait-ce une auto? En effet, une petite auto apparut au coin et s'arrêta devant la maison. Le chauffeur porta un grand panier rempli de brioches et de petits pains dans la maison. Pendant ce temps, le maître était entré et revint bientôt avec un pain de 2 livres et du beurre. Une femme apporta plusieurs verres de lait. Nous avions faim ; le lait et les tartines beurrées étaient vite mangés. Un monsieur qui était assis avec sa dame à une table à côté, nous a souhaité bon appétit et a causé avec le maître. Mais entre temps on avait remarqué que l'un de nous avait

cassé une assiette. Alors le monsieur a tiré son porte-monnaie en riant et a mis 25 Pfennig sur notre table; nous l'avons remercié.

Enfin nous avons dit au revoir et nous sommes entrés dans la forêt. Le maître nous a raconté que la ferme où nous avons mangé tout à l'heure appartient à quelqu'un de la haute noblesse.

\*\*\*

Nous avons décidé de tendre un guet-apens aux filles de notre école que nous devons rencontrer par là. Nous avons cherché des bâtons ressemblant à des épées, des lances, des fusils, et nous avons marché comme si nous allions en guerre. Il y avait des bardanes partout et nous en avons rempli nos poches. Le maître aussi a pris un bâton. Un peu plus bas on entendait murmurer un petit ruisseau qui devait se frayer un chemin à travers son lit encombré de pierres. Soudain, comme sorti du sol, un chalet s'éleva, adossé à une colline. Le vieux toit couvert de pierres était tout moussu. Nous avons frappé plusieurs fois à la porte, puis une femme est sortie.

« Si vous voulez aller à Lenggries, il faut revenir sur vos pas jusqu'à la hutte des bûcherons, puis il faut franchir le ruisseau et monter vers le Hirschtalsattel. »

« Est-ce que c'est ici le chalet Luckengraben ? » « Oui ».

Enfin ! des voix de filles ! Nous nous sommes couchés. A environ 30 pas de nous marchait M. le Professeur avec quelques filles qui cueillaient des fraises. J'ai donné le signal en agitant mon mouchoir autant que je pus. Aussitôt le maître et les garçons se cachèrent. Je me suis collé contre la terre. Déjà le professeur nous avait dépassé. Hourrah ! hourrah ! C'était la voix de notre maître. Port apparut derrière l'arbre, et nous avons lancé des bardanes sur les filles. Le maître parlait déjà avec le professeur.

Bientôt il fallait dire au revoir. Nous avons grimpé la pente raide ; heureusement nous marchions à l'ombre des arbres.

Otto HABERFELINER,

(élève de 6<sup>e</sup> classe).

Ecole Imper. - Munich (Allemagne)



## Pour avoir quelques sous

Tout est cher chez l'épicier, et vos parents ont assez de peine à vous nourrir. Pourtant vous aimez avoir de temps en temps quelques friandises. Comment donc arrivez-vous à avoir quelques sous ?



## POUR GAGNER UNE BONNE JOURNÉE au GOLF-CLUB

Pour passer mon temps les jours de congé, je vais au Golf. Je gagne en moyenne trente francs par jour.

Les jours animés sont le mardi, le jeudi, le samedi et le dimanche.

Quand les joueurs arrivent, ils vont au « Caddie Master » prendre un ticket : pour 9 trous ou pour 18. Sur ces tickets est marqué le numéro du Caddie qui doit aller porter.

Quand le joueur n'a pas son sac avec lui on doit aller le chercher près des professeurs.

*Le Départ* : Nous partons tous les deux. Au départ nous devons donner le drève, sa balle et un tick pour le planter dans la terre. Le joueur met la balle dessus.

Le joueur est prêt à « dréver ». Nous nous mettons en face pour ne pas avoir un coup de bâton sur la tête. Nous devons bien regarder où

Voilà un garçon de Waterloo (Belgique) qui va, tout le jour, servir au golf les riches joueurs.

Nous publierons de même les récits de tous nos jeunes lecteurs qui voudront bien nous raconter les besognes diverses auxquelles ils se livrent les jours de congé, et parfois, hélas ! les jours de classe aussi.

les balles tombent. Quand nous perdons des balles les joueurs sont méchants.

Ils ne prennent pas tout le temps le même bâton. Sur la moitié du terrain, ils prennent le « maschie ». Nous sommes sur le « green » ; ce mot veut dire l'endroit où les herbes sont très courtes et où le trou et le drapeau sont placés. La balle a été dans le trou ; on recommence toujours la même chose.

Parfois les balles vont dans les « baes », cela veut dire dans un grand trou avec du sable. Pour les faire sortir nous devons prendre le « niblick », sorte de bâton comme une cuillère. Quand nous avons fini nous allons remettre le sac au professeur puis le joueur nous donne deux ou quatre francs.

Il y a trois semaines, les « caddies » ont fait grève parce qu'ils ne gagnaient pas assez.

Jacques LÉONARD.

*École communale de Waterloo (Belg.)*

## Des Jeux, des Fêtes et des Rondes...

---

---



### LE CHEVAL MALET

Tous les ans le soir du mardi-gras les jeunes gens s'entendent pour habiller un cheval-malet. Ce n'est pas un cheval réel ; mais cela ne fait rien : les gens s'amuse bien quand même.

Pour construire ce cheval, une dizaine de grands garçons se réunissent dans une grange. Ils apportent une grande toile blanche du foin.

Parmi eux, un se dévoue pour se mettre dessous. Il prend dans ses mains, deux morceaux de bois qui forment les pattes de devant. Avec quatre ou cinq poignées de foin et un vieux sac, les autres font la tête. Ensuite, ils recouvrent leur camarade de la toile ; ils lui attachent des sonnettes autour du cou, et cousent sur la toile, par derrière, une véritable queue de cheval. Voici le cheval-malet achevé.

Les jeunes gens qui restent se déguisent, soit en cultivateurs, soit en cavaliers.

Toute la famille, alors, se rend au bal. Le cheval de son pas lourd, franchit en trébuchant les escaliers de l'entrée. Des cris s'élèvent : « Voici le cheval-malet. »

Marquis entre au milieu du bal. Il saute, gambade, rue et fait peur à beaucoup de gens. Mais son patron le maintient par la tête. Un paysan s'approche du cheval et demande :

— Combien vaut-il ton cheval ?

— Deux mille cinq cents francs.

— Eh ! bien tu peux le garder ; il est trop cher.

Le cheval se remet à ruer de plus en plus fort. Les paysans lui sautent sur le dos, tombent, se relèvent, sautent encore. Les danseurs rient, se disputent, frappent des mains. Le cheval court ; fait deux ou trois fois le tour de la salle. Tout le monde fuit devant lui en se bousculant. C'est un joli désordre.

Enfin le cheval-malet s'en va. Mais un moment après il revient et les cris recommencent.

La fête se termine dans l'entrain et la gaité.

Tous les assistants sont contents ; même, ceux qui ont eu peur de ce vilain animal.

H. TRILLAUD,

*Ecole de Beauvais sur Matha (Ch.-In.)*



## UNE SOURIS

---

Une souris verte  
Qui courait dans l'herbe.  
Je l'attrape par la queue,  
Je la donne à ces Messieurs.  
Ces Messieurs me disent :  
Trempe-la dans l'eau  
Et dans l'huile. Ça viendra  
Un escargot  
Tout chaud !  
Chez Marie-Margot  
Numéro zéro.  
La maison est en carton  
Les escaliers sont en papier ;  
Le facteur y est monté  
Et s'est cassé le bout du nez ;  
Il a fallu le réparer  
Avec du fil  
Doré.

GARCIN, CHRISTINI, CASTELLI  
St-Paul (Alpes-Marit.).

## COLLABORATEURS !

---

ABONNÉS !

---

LECTEURS !

---

Si ce numéro vous intéresse, si vous désirez que ceux qui suivront répondent davantage encore à vos désirs :

— Adressez-nous des textes écrits par vous, individuellement ou en collaboration avec vos camarades :

— Envoyez-nous des dessins et si possible des clichés bois ou linoléum.

— Faites connaître *la Gerbe* autour de vous et recueillez dès ce jour des abonnements à 8 fr. pour 12 numéros.

C. FREINET, St-Paul.  
c/c Marseille 115.03

## POMPOUGNI

### *Les malheurs de « Pompougni »*

Il était une fois un enfant si petit, qu'on le nommait « Pompougni » c'est-à-dire Poucet. Il n'était pas de garçon plus malin.

Un jour, sa maman lui dit : « Va donc garder les bœufs: Gareth et Mondor, dans le communal.»

Dès son arrivée au pré, une violente averse l'obligea à rechercher l'abri d'un chou pommé: vaste parapluie pour un minuscule bonhomme.

Très à son aise, il ne songeait plus aux bœufs quand Gareth, n'étant plus surveillé, mangea le chou et Pompougni avec.

La nuit tombait. Sa maman commençant à s'inquiéter en ne voyant revenir personne, criait à tous les échos.

« Pompougni von cha ? » (où es-tu) Une voix fluette et sourde répondit : « Chéi dien le ventre di biéou Gareth ». Mon Dieu ! quel malheur !

Après bien des lamentations, les parents dirent : « Tuons le bœuf et nous retrouverons notre cher petit.»

Aussitôt, Gareth fut abattu, mais pas de Pompougni. Les entrailles avaient

été insouciamment jetées au loin et l'enfant s'y trouvait.

Dans la nuit, le loup rôdait, affamé. Sentant l'odeur de la viande fraîche, il se pouléçait les babines. D'un bond, il sauta sur les déchets du bœuf et les mangea avidement.

Il repartit rassasié. Mais il avait trop mangé et marchait lentement en gémissant.

Poucet très ennuyé dans sa nouvelle prison, criait :

— « Je veux sortir ! Je veux sortir ! » Et le loup força... força... et Pompougni sortit.

\*\*\*

### *Pompougni fait fortune*

Comme il se hâtait de regagner sa demeure, heureux d'être enfin libre, il entendit des voleurs comptant de l'argent. Le rusé gamin se cacha près d'eux. L'un des hommes partageait la somme en disant :

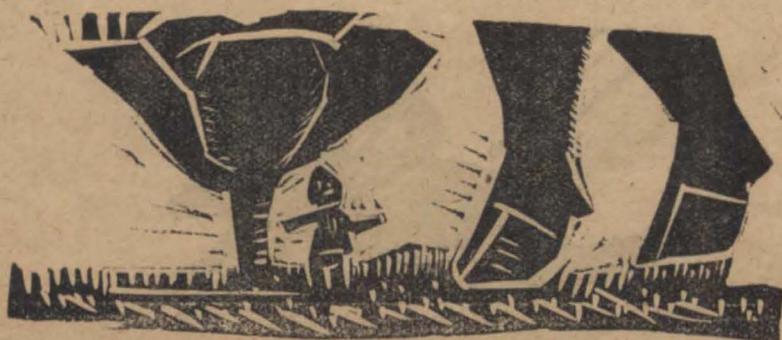
— « Tê le tiéoune, té le tiéoune, té le miéoune. » (voilà le tien, voilà le tien, voilà le mien).

Une voix frêle et aigüe s'écria :

« Et le miéoune ? »

C'était Poucet qui réclamait sa part.

— « Ecoutez ! » dit brusquement un voleur. L'oreille attentive, l'œil au guet, ils observèrent les alentours.





Rien !

Rassurés, ils recommencèrent leur compte. Chaque fois que son tour revenait, l'enfant, hardi, ne manquait de crier de sa voix menue : « et le miéoune ? » à la terreur de plus en plus grande des malfaiteurs qui, harcelés par la peur, crurent que c'étaient les gendarmes et détalèrent si vite qu'ils oublièrent leur fortune.

Vivement, Pompogni s'empara d'un pareil trésor.

En repartant, il vit un lièvre qui sommeillait en son gîte. Poucet sauta dessus, et à califourchon sur le dos de l'animal, il s'enfuit à une vitesse folle.

Arrivé près de la route, il rencontra un homme fort riche et de fort embonpoint, allant à la foire. Son cheval pouvait à peine le trainer. Admirant la vive allure du lièvre, il dit à l'enfant :

— « Vous êtes heureux, d'avoir un coursier si lesté ! Si vous vouliez changer ?

— Tout de même. »

Tous deux descendirent de leur attelage, qu'ils échangèrent.

Vite, Pompogni monta dans la belle voiture et partit au trot, sans s'inquiéter de son compagnon obèse.

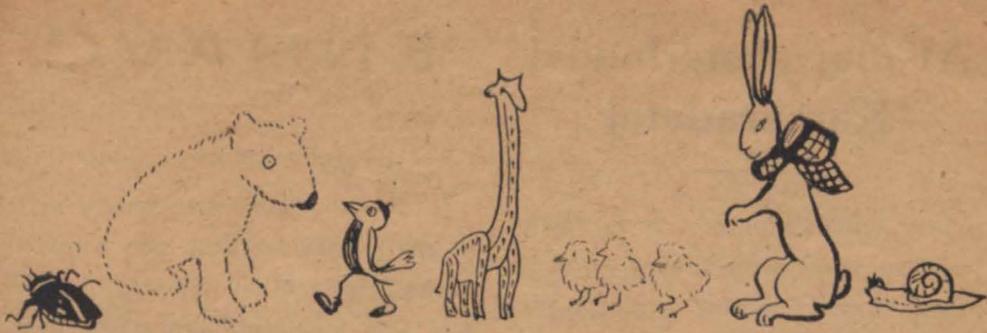
Ce dernier s'installa sur le lièvre, mais patatras ! la malheureuse bête fut écrasée. A grands cris coléreux, l'homme interpellait le malin Pompogni, qui, très fier, à coups de fouet bim ! bam ! hâtait la course de son fringant équipage.

Il arriva enfin chez lui, acclamé par les siens, heureux de son retour et de sa fortune inespérée.

Ainsi finit l'histoire de Pompogni.

Marie TEMPÈRE (11 a. 10 m.).  
*Ecole de Blanhac (Hte-Loire).*





## CONCOURS : UN PARI ÉTRANGE

Dans un des numéros de *La Gerbe* publiés au début de l'année scolaire, et que seuls les adhérents de la Coopérative ont reçus, nous avions amorcé un concours original qui a excité l'imagination de nos jeunes lecteurs.

Le dessin ci-dessous avait été publié et il s'agissait de trouver pour quel étrange pari des animaux aussi disparates se trouvaient ici réunis.

Nous publions ci-dessous la réponse d'un de nos jeunes lecteurs.

\*\*\*

Une nuit une girafe vit un gros navire sur la côte africaine, et lors, d'une enjambée elle monta sur le pont du navire. Soudain le bateau s'ébranla mais la girafe ne s'en soucia point.

Elle pensa :

Les marins ne me tueront pas car avec la tempête ils n'osent sortir de crainte que les vagues les emportent.

Elle débarqua à Nice.

Quand les animaux français surent qu'une girafe avait débarqué, ils voulurent faire connaissance avec elle et peut-être essayer leur force avec cet animal gigantesque.

Les trois poussins nés d'hier dirent à la girafe :

Nous trois nous sommes plus pesants que toi. Tiens, essaye de soulever cette planche.

La girafe monta à l'extrémité de la planche qui immédiatement s'abaissa

en faisant faire une chute à la girafe, puis les trois poussins s'en allèrent se félicitant de leur finesse.

Le moineau dit à l'ours: «Toi avec tes grosses dents tu es moins forte que moi. »

Aussitôt le moineau d'un coup sec lui creva les yeux; alors l'ours courut à sa caverne en se cognant contre les arbres; le moineau s'envola en entendant les grognements de la victime.

Le pauvre insecte qu'est le hanneton dit à la girafe :

« Toi avec tes grandes jambes tu es moins maligne que moi.

Aussitôt le hanneton devint chrysalide. La girafe n'en revenait pas !

Notre ami Colimaçon dit au lièvre:

« Toi qui es tant rusé je suis plus malin que toi. »

Et à partir de ce moment l'escargot se retira dans sa coquille et en boucha l'ouverture.

En voyant pareils miracles le lièvre et la girafe s'enfuirent honteux en disant :

— « Vraiment nous sommes les moins malins. »

Le lendemain la girafe fut enfermée dans un cirque et au point du jour le lièvre fut fusillé à la lisière d'un bois par un malin chasseur.

Adrien CLAUDIUS (13 ans)

..Ecole du Prat (H.-L.).

## Al niaj eksterlandaj Kamaradetoj

Nian unuan numeron de *La Garbo* tute bone akceptis ĉiuj niaj junaj legantoj, kaj, la multaj sendaĵoj jam ricevitaj de ili elpruvas ke ni devas persisti laŭ tiu ĉi vojo.

Tute specialan alvokon, ni adresas al niaj junaj eksterlandaj kamaradoj por ke ili verku laŭ ekzemplo de siaj kamaradoj el München kaj Waterloo kies tekstojn ni aperigas en tiu numero. Libertempoj tuj okazos : Ĉiu el vi rakontu la ĉefajn okazintaĵojn pri sia vivo aŭ pri sia laboro.

Tiu ĉi intima interŝanĝo, kiun ni deziras firmigi trans la landlimoj ; inter ĉiuj la infanoj de laboristoj, certe kunhelpos al starigo de pli bona socio.

Al ĉiuj, bonajn libertempojn.

LA GARBO.

## ENHAVO

— *La fulmotondro (infanpoemo).*

— *Sonĝo* : Knabineto sonĝas ke la kampoj ĉstis kovritaj per bongusta herbo kiu neniam velkigas, tiele ŝi kaj siaj kamaradinetoj povis facile rikolti ĝin per nutri siajn kuniklojn.

— *Rakonto pri bretona kamparano dum libertempoj.*

— *Germanaj lernantoj libertempas.*

— *Ludoj, festoj kaj pondodancoj...* el Francio. Sed, ni estos kontentaj konigi tiujn el viaj landoj.

— *Por gajni iomete da mono* : knabeto el Waterloo iras, dum la tuta tago, kolekti la pilkojn de riĉaj pilkludistoj. Kaj la ludistoj estas senkompataj kiam pilko perdiĝas. La servistetoj devis striki.

Diru al ni, kion vi faras por gajni kelke da moneretoj ?

— Pupunje (fabelo).

---

---

## Coin de nos Lecteurs Pour les Bibliothèques

*Sous cette rubrique nous publierons régulièrement les demandes qui nous, parviendront de nos jeunes lecteurs, et s'est avec le concours de tous que nous tâcherons d'y répondre.*

*Livre de vie, recueil des Extraits de La Gerbe 1929-1930, un beau volume ..... 8 fr.*

*A la volette, (extraits 1930-1931)*

*1 beau volume ..... 8 fr.*

# EDITIONS DE L'IMPRIMERIE A L'ÉCOLE

Saint-Paul (Alpes-Maritimes)

Chèques Postaux Marseille : 115.03

## EXTRAITS DE LA GERBE

ET DES JOURNAUX SCOLAIRES

L'abonnement aux 10 N <sup>os</sup> .....	5 frs
L'abonnement à 10 N <sup>os</sup> (luxe) .....	10 frs

NUMÉROS PARUS ET EN VENTE

AU PRIX DE 0 fr. 50 L'UN

1. Histoire d'une petit garçon dans la montagne.
2. Les deux petits rétameurs.
3. Récréations (poèmes d'enfants).
4. La mine et les mineurs.
5. Il était une fois...
6. Histoires de bêtes.
7. La si grande fête.
8. Au Pays de la soierie.
9. Au coin du feu.
10. François, le petit berger.
11. Les Charbonniers.
12. Les aventures de quatre gars.
13. A travers mon enfance.
14. A la pointe de Trévignon.
15. Contes du soir.
16. A l'Institution Moderne.
17. Le journal du malade.
18. La mort de Toby.
19. Gais compagnons.
20. La peine des enfants.
21. Yvès, le petit mousse.
22. Emigrants.
23. Les petits pêcheurs.
24. Quenouilles et fuseaux.
25. Le petit chat qui ne veut pas mourir.
26. ... Malin et demi.
27. Métayers.
28. Bibi, l'oie périgourdine.
29. La bête à sept têtes.
30. Au pays de l'Antimoine.
31. Maria Sabatier.
32. Que sais-tu ?



*Le Gérant : FREINET*

IMP. MODERNE. — GAP